

# 50<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA VICTOIRE DE VERDUN

Valeur : 0,30 F + 0,05 F

Couleurs : bleu vert, bleu azur  
vert foncé

50 timbres à la feuille



Dessiné par P. LAMBERT

Gravé en taille-douce par BETEMPS

Format vertical 22 × 36

(dentelé 13)

## VENTE

anticipée, le 28 mai 1966 à PARIS (Société Nationale des Médailleurs Militaires - 36, rue de la Bienfaisance - Paris-8<sup>e</sup>) ;

générale, le 31 mai 1966 dans les autres bureaux.

Après son échec sur la Marne en septembre 1914, von Moltke a été remplacé à la tête de l'État-Major allemand par von Falkenhayn. Au début de 1916, celui-ci estime que « la France est presque arrivée au bout de son effort militaire » et qu'en conséquence, le moment est venu de lui imposer une bataille sans répit en un point essentiel de sa défense; le Commandement français sera alors contraint, pour tenir à tout prix ses positions, d'engager de nombreux effectifs qui auront à subir l'écrasement de l'artillerie et le harcèlement de l'infanterie; il en résultera une formidable « saignée » de l'armée française, après quoi l'issue de la guerre ne fera plus de doute.

Fondé sur le fait que, depuis le début des hostilités, nous avons déjà perdu 500 000 tués et de nombreux prisonniers, ce raisonnement est à l'origine de la terrible offensive déclenchée contre le saillant de Verdun.

Dans l'aube glaciale du 21 février 1916, depuis Malencourt jusqu'au-delà des Eparges, des centaines de canons allemands commencent à déverser une pluie d'obus sur les premières lignes françaises où sont enregistrées de lourdes pertes. Cela dure pendant neuf heures, à l'issue desquelles les tirs s'allongent; les fantassins allemands de la V<sup>e</sup> Armée du Kronprinz s'élancent sur un front de 8 kilomètres à l'attaque des lignes françaises mais se heurtent à une résistance qu'après un tel déluge de feu ils ne croyaient plus possible. Ainsi, dès les premiers assauts, le ton de la bataille est donné.

Dans les jours qui suivent, le même processus se renouvelle : intense préparation d'artillerie, furieuses ruées de l'infanterie allemande, défense acharnée des Français qui, à un contre deux et avec un canon contre cinq, tiennent bon ou ne cèdent que pied à pied du terrain.

Le 26 février est une date importante à deux titres : d'une part, le fort de Douaumont tombe aux mains de l'ennemi et cet événement peut faire craindre un moment que la bataille ne soit perdue; d'autre part, le commandement, dans le secteur de Verdun, est confié au général Pétain.

Tandis que nos troupes parviennent à arrêter la progression ennemie, Pétain, exécutant les directives du général de Castelnau, Major-Général des Armées, réorganise tout, divise le terrain en quatre grands secteurs, réarme les forts, multiplie les lignes de défense, les boyaux de communication; surtout, il crée une route de ravitaillement, la « Voie sacrée », que vont emprunter désormais chaque jour 3 000 à 3 500 camions qui amèneront quotidiennement à Verdun 4 000 tonnes de vivres et de munitions et 15 000 à 20 000 hommes.

C'est qu'en effet, par opposition au Commandement allemand qui maintient une même unité en ligne éventuellement jusqu'à destruction complète, le Commandement français a mis au point le système de la « noria » qui permet en principe la rotation sur quatre jours des

divisions au combat, et vise ainsi à ménager la fatigue et le sang de nos soldats, sans pouvoir éviter à de nombreuses divisions de rester en ligne beaucoup plus longtemps.

Après une courte accalmie, la bataille reprend, plus infernale que jamais, dès le 5 mars : les Allemands attaquent maintenant par les ailes mais, durant tout un mois, ils sont contenus à gauche et ne gagnent que peu de terrain à droite; le 9 avril, quatre jours après que plusieurs contre-attaques de la division Mangin les aient rejetés sur Douaumont, ils lancent une offensive aussi violente que celle du 21 février, mais si peu efficace que Pétain peut terminer son ordre du jour par la phrase célèbre : « Courage, on les aura ». Pourtant la situation va s'aggraver avec la perte du Mort-Homme et de la cote 304 (24 mai) et la chute du fort de Vaux (7 juin). Dès lors, compte tenu de l'imminence d'une offensive française sur la Somme, l'ennemi cherche à s'emparer coûte que coûte de Verdun, secteur dans lequel sont tombés en quatre mois plus de 24 millions d'obus. Le 21 juin, c'est l'assaut donné par 19 régiments allemands au plateau de Souville, préalablement bombardé de 100 000 obus asphyxiants. Les Français, commandés par les généraux Mangin et Nivelle résistent si désespérément qu'ils n'ont pratiquement rien perdu lorsque, le 1<sup>er</sup> juillet, Joffre déclenche la bataille de la Somme. La rupture du front qui en résulte n'empêche toutefois pas le Kronprinz de donner le 11 juillet un ultime et vain coup de boutoir contre le fort de Souville.

Désormais, c'en est fini de la première phase, défensive pour les Français, de cette bataille de Verdun qui a coûté tant de vies aux deux adversaires. Lorsque viendra l'automne, c'est la phase offensive qui commencera, marquée par la mise en pratique du « barrage roulant » — préparation d'artillerie lourde puis progression de l'infanterie colant à 70 ou 80 mètres derrière les tirs d'artillerie régulièrement allongés — et concrétisée par les reprises de Douaumont (24 octobre) et de Vaux (2 novembre). Le 15 décembre, une ultime opération permet à nos troupes de réoccuper les premières lignes abandonnées dix mois auparavant.

Mais alors, à quoi ont servi ces dix mois de cauchemar, ces souffrances inhumaines endurées par les combattants, ces centaines de milliers de morts? On peut répondre à cette question que, pour les Français, Verdun a préparé la victoire finale : les Allemands avaient imposé l'épreuve de force, la « guerre d'usure », et, en définitive, cela s'est retourné contre eux; la résistance opiniâtre, farouche, acharnée des fantassins français, leur ténacité, leur héroïsme ont galvanisé toute une nation, l'ont affermie dans sa volonté de ne pas céder, en même temps que l'ennemi commençait à douter de ses chances de vaincre. Ainsi que devait le constater amèrement le général Ludendorff, Verdun a constitué « un ulcère ouvert et dévorant qui rongait les forces allemandes ».

